« Oh! Tonio! lui dit Renzo en s'arrêtant devant lui : c'est toi?

Tonio leva les yeux sur lui sans remuer la tête.

— Tonio! est-ce que tu ne me reconnais pas?

— Quand c'est votre tour, c'est votre tour, répondit Tonio en restant ensuite avec la bouche béante.

— T'en voilà pris aussi, toi, pauvre Tonio? Mais tu ne me reconnais donc plus?

— Quand c'est votre tour, c'est votre tour, » répéta celui-ci avec une sorte de sourire stupide. Renzo, voyant qu'il n'en pourrait pas tirer autre chose, continua sa route le cœur de plus en plus serré. Quand voici, de l'angle d'une maison, déboucher sur le sentier et venir vers lui quelque chose de noir qu'il reconnut aussitôt pour don Abbondio. Le pauvre homme marchait lentement et portait son bâton comme quelqu'un qui en est porté à son tour; et, à mesure qu'il s'approchait davantage, il devenait de plus en plus facile de reconnaître sur son visage pâle et amaigri et dans tout son aspect que lui aussi devait avoir subi sa bourrasque. Don Abbondio, de son côté, regardait fixement : il lui semblait reconnaître, et il n'en était pas bien sûr : il apercevait bien quelque chose d'étranger dans la mise, mais c'était justement la manière étrangère des habitants du Bergamasque.

« C'est lui sans doute! dit-il à part soi; et il leva les mains au ciel avec un mouvement de surprise et de mécontentement. Dans cette attitude, son bâton restait suspendu en l'air, tenu dans sa main droite, et l'on voyait ses pauvres bras danser dans les manches où c'était juste à peine s'ils pouvaient tenir autrefois. Renzo hâta le pas à sa rencontre et lui fit une révérence; car, bien qu'ils se fussent quittés comme vous savez, c'était pourtant toujours son curé.

— Vous voilà ici, vous! s'exclama don Abbondio.

— Me voilà ici, comme vous voyez. Ne sait-on rien de Lucia?

— Que voulez-vous qu'on en sache? On n'en sait rien du tout. Elle est à Milan, si toutefois elle est encore de ce monde. Mais vous.....

— Et Agnese, est-elle vivante?

— Cela n'est pas impossible; mais qui voulez-vous qui le sache? Elle n'est pas ici. Mais....

— Où est-elle?

— Elle est allée demeurer en Valsassine, auprès de ces parents qu'elle a là-bas, à Pasturo, vous savez bien; car on dit que, dans ce pays-là, la peste ne fait pas autant de ravage qu'ici. Mais vous, dis-je...

— Voilà une chose qui me contrarie beaucoup. Et le père Cristoforo?..

— Il est parti, il y a déjà bien longtemps. Mais.....

— Je le savais; on me l'a fait écrire. Je vous demandais seulement s'il n'était pas revenu de ces côtés.

— Pas du tout : on n'en a jamais plus entendu parler. Mais vous.....

— Voilà encore une chose qui me fait bien de la peine.

— Mais vous, dis-je, que venez-vous faire ici, pour l'amour du ciel? Ne savez-vous donc pas quelle petite bagatelle de prise de corps?..

— Qu'importe? Ils ont bien autre chose à penser. J'ai voulu venir, moi aussi, une bonne fois, pour voir un peu où en sont mes affaires. Et l'on ne sait vraiment pas?..

— Que voulez-vous voir? Tout à l'heure il n'y a plus personne, il n'y a plus rien. Et, disais-je, avec cette petite bagatelle de prise de corps, venir ici, précisément dans le pays, dans la gueule du loup! Y a-t-il du bon sens? Suivez le conseil d'un vieillard qui est obligé d'en avoir plus que vous, et qui vous parle pour l'amour qu'il vous porte. Nouez bien vos souliers et, avant que personne vous voie, retournez là d'où vous êtes venu; et si quelqu'un vous a vu, retournez-vous-en plus vite encore. Vous semble-t-il que cet air soit bon pour vous? Ne savez-vous donc pas qu'ils sont venus vous chercher, qu'ils ont fouillé, remué, jeté sens dessus dessous?...

— Je ne le sais que trop, les brigands!

— Mais alors?.....

— Mais puisque je vous dis que je ne m'en soucie point! Et ce scélérat, vit-il encore? est-il ici?

— Je vous dis qu'il n'y a personne, je vous dis qu'il ne faut plus que vous songiez aux choses d'ici, je vous dis que.....

— Je vous demande si cet homme est ici.

— Oh! bonté divine! Parlez autrement. Est-il Dieu possible que vous ayez encore tout ce feu dans les veines après tant d'événements!

— Y est-il ou n'y est-il pas?

— Il n'y est pas, là. Mais la peste, mon garçon, la peste! Qui est-ce qui oserait jamais se promener ainsi en des temps pareils?

— Oh! s'il n'y avait pas d'autres fléaux que la peste, en ce monde..... je dis pour ce qui me concerne : je l'aie eue, et je m'en moque.

— Mais alors! mais alors! Ne sont-ce pas là des avertissements? Quand on a eu le bonheur d'échapper à un danger de cette sorte, il me semble que l'on devrait remercier le ciel, et.....

— Je le remercie bien, en effet.

— Et n'en pas aller courir d'autres, dis-je. Suivez mon conseil.....

— Vous l'avez eue aussi, vous, seigneur curé, si je ne me trompe.

— Si je l'ai eue! des plus terribles, des plus affreuses! C'est par miracle que je suis ici : il suffit de dire qu'elle m'a arrangé de la belle façon que vous voyez. Maintenant, j'avais justement besoin d'un peu de tranquillité pour me remettre, je commençais même, vraiment, là, à me sentir un peu mieux... Au nom du ciel, que venez-vous faire ici? Retournez-vous-en.....

— Vous n'avez que cela à me répéter, vous : retournez-vous-en! Si ce n'eût été que pour m'en retourner, autant aurait valu que je ne fusse pas venu. Vous me dites : Que venez-vous faire? que venez-vous faire? Eh! parbleu! je viens, moi aussi, chez moi.

— Chez vous!...

— Dites-moi; est-ce qu'il en est mort beaucoup ici?

— Eh, eh! s'exclama don Abbondio; et, commençant par Perpetua, il fit une longue énumération de personnes et de familles entières. Renzo s'attendait bien à quelque chose de semblable; mais, en entendant tant de noms de personnes de connaissance, d'amis, de parents (il était orphelin de père et de mère depuis déjà plusieurs années), il était doué

loureusement impressionné, il baissait la tête et s'exclamait de temps en temps : Pauvre homme! Pauvre femme! Pauvres gens!

— Vous voyez! poursuivit don Abbondio; et ce n'est pas fini. Si ceux qui restent ne se corrigent pas, cette fois, et ne chassent pas toutes les lubies de leur tête, il n'y a plus à s'attendre qu'à la fin du monde.

— Oh! soyez sans inquiétude; je n'ai nullement l'intention de m'arrêter ici.

— Ah! que le ciel soit loué! vous vous rendez enfin à la raison. Et vous comptez bien, cela va sans dire, vous en retourner...

— Quant à cela, ne vous en inquiétez pas.

— Eh quoi! j'espère bien que vous n'avez pas l'intention de commettre quelque plus grosse folie que celle que vous venez de faire!

— Ne vous en inquiétez pas, vous dis-je; cela me regarde : j'ai passé l'âge de sept ans. Dans tous les cas, j'espère bien que vous ne direz à personne que vous m'avez vu. Vous êtes prêtre; je suis une de vos brebis : vous ne voudrez pas me trahir.

— Je comprends, dit don Abbondio en soupirant de colère : je comprends. Vous voulez vous perdre et me perdre aussi. Vous n'avez pas assez de tout ce que vous avez souffert vous-même; vous n'avez pas assez de tout ce que, moi-même, j'ai souffert. Je comprends, je comprends. » Et, continuant à grommeler ces dernières paroles entre ses dents, il quitta Renzo et poursuivit son chemin.

Renzo resta là, triste et mécontent, à chercher dans sa tête un autre asile. Dans la liste mortuaire que don Abbondio lui avait récitée, se trouvait une famille de paysans tout entière emportée par la peste, à l'exception d'un jeune homme de l'âge de Renzo, à peu près, et son camarade depuis l'enfance. La maison était située hors du village, à très-peu de distance. C'est là qu'il prit le parti de diriger ses pas pour aller demander l'hospitalité.

Cependant il était arrivé près de sa vigne; et déjà, du dehors, il put juger de l'état dans lequel elle était. Au-dessus du mur de clôture, n'apparaissait ni une cime ni une feuille des arbres qu'il y avait laissés; si quelque chose ap-

paraissait, c'étaient entièrement des choses poussées en son absence. Il se présenta à l'entrée (de porte, il n'en existait plus trace), il promena ses regards tout autour : pauvre vigne ! Pendant deux hivers consécutifs, les gens du pays étaient allés faire du bois « dans le lieu de ce pauvret, » comme ils disaient. Les vignes, les mûriers, les arbres à fruits de toute sorte, tout avait été écuissé ou coupé au pied. On voyait pourtant encore quelques vestiges de l'ancienne culture : c'étaient des jeunes branches de vigne en rangées interrompues, mais qui marquaient néanmoins le tracé des files ravagées ; çà et là, des gourmands et des rejetons de mûriers, de figuiers, de pêchers, de cerisiers, de pruniers ; mais même tout cela n'apparaissait que disséminé et comme étouffé au milieu d'une génération nouvelle, multiforme et touffue, née et grandie sans secours de main d'homme. C'était une cohue d'orties, de fougères, d'ivraie, de chiendent, de farinelles, de folle avoine, d'amarantes blettes, de pissenlit, d'oseille sauvage, de millet et d'autres plantes semblables : de celles, veux-je dire, dont le cultivateur de chaque pays a formé une grande classe à son idée, en les désignant sous le nom de mauvaises herbes. C'était, dans cette confusion de tiges, à qui surpasserait l'autre, en se dressant en l'air, ou à qui dépasserait l'autre, en rampant sur le sol ; en somme, elles se disputaient la place l'une à l'autre dans tous les sens et de toutes les manières. C'était un pêle-mêle de feuilles, de fleurs, de fruits de toutes les couleurs, de toutes les formes, de toutes les dimensions : des petits épis, des petits panicules, des trochets, des bouquets, des petites têtes blanches, rouges, jaunes, azurées. Sur toute cette menue marmaille, se détachaient quelques plantes plus élevées, plus voyantes, mais ne valant guère mieux, du moins la plupart. Parmi celles-ci et au-dessus de toutes les autres, tranchait le raisin d'Amérique (1) avec ses rameaux étalés tirant sur le rouge, avec ses magnifiques larges feuilles d'un vert foncé, quelques-unes déjà bordées de pourpre à leur extrémité, avec ses grappes re-

(1) Le Phytolaque (Phytolacca decandra), appelé aussi Raisin du Canada et Epinard de Virginie parce que ses jeunes pousses et ses feuilles se mangent en guise d'épinards. *Note du traducteur.*

courbées, garnies à la base de baies d'un rouge brun, plus haut de purpurines, puis de vertes et, au sommet, de petites fleurs blanches. Ailleurs se distinguait le bouillon blanc, avec ses grandes feuilles cotonneuses étalées à terre, sa tige droite et élancée, et ses longs épis de fleurs d'un beau jaune vif, épars le long de la tige et comme rayonnants autour de son axe. Plus nombreux s'y montraient les chardons avec leurs branches, leurs feuilles, leurs calices hérissés d'épines ; et, sortant de ces calices, leurs petites touffes de fleurs blanches ou purpurines ; ou, s'en détachant, ravis par l'air, leurs petits plumets argentés et légers. Ici, c'était toute une famille de liserons qui, grimpés et enroulés autour des nouveaux rejetons d'un mûrier, les avaient entièrement recouverts de leurs feuilles pendantes, aux pointes dirigées vers le sol, et balançaient, suspendues à leurs cimes, leurs molles et blanches campanules. Là, une bryone aux baies vermeilles s'était enlacée aux jeunes sarments d'une vigne, qui, après avoir vainement cherché un plus solide appui, avaient, à leur tour, enroulé leurs vrilles autour d'elle ; et, confondant leurs faibles tiges et leurs feuilles si peu dissemblables, se tiraient mutuellement en bas, ainsi que cela arrive souvent aux faibles qui se prennent l'un l'autre pour soutien. La ronce était partout : elle allait d'une plante à l'autre, grimpait, redescendait, repliait ses branches ou les déployait, suivant ce qu'elle rencontrait sur sa route ; et, placée en travers du seuil même de la porte, elle semblait être venue là pour en disputer l'entrée au maître lui-même.

Mais celui-ci ne se souciait guère d'entrer dans une telle vigne, et peut-être même ne resta-t-il pas aussi longtemps à la contempler que nous à en faire cette petite esquisse. Il se détourna avec tristesse de ce navrant spectacle. Peu distante de là était sa maison ; il traversa le potager, foulant aux pieds par centaines les rejetons et les mauvaises herbes dont il était peuplé, envahi comme la vigne. Il mit le pied sur le seuil de l'une des deux chambrettes qui composaient le rez-de-chaussée : au bruit de ses pas, à sa vue, ce fut un sauve qui peut, une fuite en tous sens d'une troupe de gros rats qui disparurent au sein d'une couche épaisse de fumier qui couvrait tout le plancher : c'était encore le lit des

lansquenets. Il leva les yeux sur les murailles : elles étaient dégradées, sales, enfumées. Il les leva au plafond : ce n'était qu'une vaste tenture de toiles d'araignées. C'était tout ce qu'il y avait. Il s'enfuit aussi de là rempli d'amertume et en se mettant les mains dans les cheveux; il repassa par le potager en foulant de nouveau le sentier qu'il avait fait lui-même un moment auparavant; après quelques pas, il prit un autre petit chemin à gauche qui conduisait aux champs; et, sans voir ni entendre âme qui vive, il arriva près de la maisonnette où il avait projeté de demander l'hospitalité. Le soir approchait. Son ami était assis dehors, près de la porte, sur un banc de bois, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés au ciel, comme un homme abasourdi par les malheurs et abruti par la solitude. En entendant marcher, il se retourna, regarda qui venait et, selon qu'il crut voir dans la demi-obscurité, à travers les branches et le feuillage, il s'écria à haute-voix en se dressant sur ses pieds et en levant les deux mains : — N'y a-t-il donc que moi? N'en ai-je pas assez fait hier? Laissez-moi un peu tranquille : ce sera là aussi une œuvre de miséricorde.

Renzo, ne sachant pas ce que cela voulait dire, lui répondit en l'appelant par son nom.

« Renzo..... dit l'autre d'un ton tout à la fois d'exclamation et d'interrogation.

— Précisément, dit Renzo; et ils coururent l'un vers l'autre.

— C'est vraiment toi! dit l'ami quand ils furent tout près. Oh! que je suis heureux de te voir! Qui l'aurait pensé? Je t'avais pris pour Paolin des morts, qui vient toujours me tourmenter pour que j'aille enterrer. Sais-tu bien que je suis resté seul? Seul! seul comme un ermite!

— Je le sais, malheureusement, » dit Renzo. Et, en échangeant et en entremêlant de la manière la plus décousue les amitiés, les demandes et les réponses, ils entrèrent ensemble dans la maisonnette. Là, sans discontinuer l'entretien, l'ami s'empressa de son mieux pour faire un peu d'honneur à son hôte, comme pouvaient le comporter les circonstances et pris au dépourvu, comme il l'était. Il plaça de l'eau sur le feu et se mit en train de faire de la polenta; il céda ensuite le rouleau à Renzo pour qu'il continuât à la

remuer, et sortit en disant : — Je suis seul pour tout faire! hélas! je suis tout seul!

Il revint quelques instants après avec un petit seau de lait, un peu de viande salée, deux petits fromages de lait de chèvre, quelques figues et quelques pêches. Ayant ensuite tout apprêté et renversé la polenta sur le tailloir, ils se mirent tous deux à table en se remerciant mutuellement, l'un de la bonne visite, l'autre de la bonne réception; et il arriva que, après une absence de presque deux ans, ils se trouvèrent tout à coup bien plus intimement amis qu'ils ne s'étaient jamais doutés de l'être au temps où ils se voyaient presque tous les jours; et cela, parce que, observe ici notre manuscrit, ils avaient, l'un et l'autre, passé par de ces épreuves qui font sentir combien doux est le baume que répand dans notre âme la bienveillance, aussi bien celle que nous ressentons pour les autres, que celle que les autres nous témoignent.

Personne, à coup sûr, ne pouvait tenir, auprès de Renzo, la place d'Agnese, ni le consoler de son absence; non-seulement à cause de cette ancienne et particulière affection qu'elle lui portait, mais aussi parce que, parmi les choses qu'il lui tenait tant au cœur d'éclaircir, il en était une dont elle seule avait la clef. Il resta un moment à se demander s'il ne devrait pas aller d'abord à sa recherche puisqu'il en était si peu loin; mais, en considérant qu'elle ne saurait rien de la santé de Lucia, il s'en tint à sa première résolution d'aller en droiture s'en assurer par lui-même, d'affronter cette grande épreuve, et d'en porter ensuite les nouvelles à la mère. Pourtant, même de son ami, il apprit bien des choses qu'il ignorait complétement : il eut des éclaircissements sur beaucoup d'autres qu'il ne connaissait qu'imparfaitement et sur les aventures de Lucia, et sur les persécutions dont lui-même avait été l'objet, et comme quoi don Rodrigo s'en était allé de là honteusement, la queue entre les jambes, et ne s'était plus laissé voir de ces côtés; une foule de renseignements, en un mot, sur toute cette complication d'événements. Il apprit aussi de son ami (et ce n'était pas pour lui une donnée de mince importance) à prononcer correctement le nom patronymique de don Ferrante : Agnese, il est vrai, le lui avait fait écrire par son secré-

taire; mais Dieu sait de quelle manière il avait été écrit; et son interprète bergamasque le lui avait lu de telle façon, lui en avait fait un tel mot que, s'il avait dû avec cela aller à la recherche de cette maison à Milan, il est plus que probable qu'il n'aurait trouvé personne qui eût deviné de qui il voulait parler. Et pourtant c'était l'unique fil qui pût le guider pour parvenir à avoir des nouvelles de Lucia. Quant à la justice, il put de plus en plus se convaincre qu'il ne courait, de ce côté, qu'un danger assez lointain pour n'en pas prendre grand souci : le seigneur podestat était mort de la peste : qui sait quand on lui nommerait un successeur; les sbires avaient aussi, la plupart, passé de vie à trépas; ceux qui restaient avaient tout autre chose à faire que de s'occuper d'histoires anciennes.

Renzo, lui aussi, raconta à son ami ses propres aventures et en reçut en échange une foule d'histoires sur le passage de l'armée, sur la peste, sur les untori et sur les prodiges dont les récits défrayaient alors toutes les conversations. Ce sont d'affreuses choses, dit l'ami à Renzo en l'accompagnant dans une chambrette que l'épidémie avait dépeuplée de ses habitants : des choses qu'on n'aurait jamais cru être appelé à voir; des choses à ne plus s'en consoler de toute la vie ! Malgré cela, c'est encore un certain soulagement que d'en parler entre amis.

Au point du jour, ils étaient tous deux en bas, Renzo en attirail de voyage, sa ceinture cachée sous son pourpoint, son coutelas dans sa poche; pour tout le reste parfaitement libre et léger, ayant laissé son paquet en dépôt auprès de son hôte. — Si je réussis, lui dit-il, si je la trouve en vie, si... enfin..... je repasse par ici, je cours à Pasturo annoncer la bonne nouvelle à cette pauvre Agnese, et puis, et puis... Mais, si par malheur... si par malheur... que Dieu m'en préserve!... alors je ne sais pas ce que je ferai, je ne sais pas où j'irai; mais, pour sûr, on ne me reverra jamais plus de ces côtés. Et en disant cela, debout sur le pas de la porte qui donnait sur les champs, il levait la tête et contemplait avec un mélange d'attendrissement et de serrement de cœur l'aurore de son pays, qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps. Son ami l'encouragea par de bonnes espérances, exigea qu'il prît avec lui quelques provisions de bouche pour la journée,

l'accompagna pendant un petit bout de chemin, puis le laissa aller en lui souhaitant de nouveau bonne chance.

Renzo continua sa route sans se presser, n'ayant en vue, pour ce jour-là, que d'arriver le plus près possible de Milan, afin de pouvoir y entrer le lendemain matin de bonne heure, et commencer aussitôt ses investigations. Son voyage se fit sans accidents, et il n'y eut rien qui attirât particulièrement son attention, sauf les misères et les tristesses accoutumées. Ainsi qu'il l'avait fait le jour précédent, il s'arrêta, quand il fut temps, dans un petit bois pour se réconforter l'estomac et reprendre haleine. En traversant Monza, il passa devant une boutique ouverte où il y avait des pains en étalage : il en demanda deux pour n'en pas rester dépourvu, à tout événement. Le boutiquier, en lui intimant de ne pas entrer, lui tendit sur une petite pelle une écuelle contenant de l'eau et du vinaigre, en lui disant d'y laisser tomber l'argent : ce qui fut fait ; ensuite, avec des espèces de pincettes, il lui fit passer, l'un après l'autre, les deux pains que Renzo plaça, l'un dans une de ses poches et l'autre dans l'autre.

Sur le soir, il arriva à Greco, sans toutefois en savoir le nom; mais, partie en se guidant sur le faible souvenir des lieux qui lui était resté de son autre voyage, et partie en calculant le chemin qu'il avait fait depuis Monza, jugeant qu'il devait être assez près de la ville, il quitta la grande route pour se mettre à travers champs, en quête de quelque *cascinotto* où passer la nuit; car il se serait bien donné de garde d'aller s'empêtrer dans des auberges. Il trouva mieux qu'il ne cherchait : il vit, toute grande ouverte, la trouée d'une haie qui entourait la cour d'une laiterie; il entra à tout hasard. Il n'y avait personne. Il aperçut d'un côté un vaste hangar sous lequel était amoncelée une grande quantité de foin et, appuyée contre le hangar, une échelle. Il regarda de nouveau tout autour de lui, puis il monta à l'aventure, s'arrangea là-dessus pour passer la nuit et s'endormit aussitôt pour ne s'éveiller qu'à la pointe du jour. Une fois éveillé, il se traîna à plat ventre sur le bord de ce grand lit, mit la tête dehors ; et, ne voyant toujours personne, il descendit par où il était monté, sortit par où il était entré, et s'engagea dans une suite de sentiers incon-

nus, en prenant la cathédrale pour son étoile polaire. Après un très-court chemin, il vint aboutir sous les murs de Milan, entre la porte *Orientale* et la porte *Nuova*, et assez près de celle-ci.

CHAPITRE XXXIV

Relativement au moyen de pénétrer dans la ville, Renzo avait vaguement entendu dire qu'il existait un ordre très-sévère de ne laisser entrer personne sans bulletin sanitaire, mais que, par le fait, on y entrait fort bien pour peu que l'on sût se retourner et saisir le moment : et c'était vrai. Du reste, laissant même de côté les causes générales qui faisaient qu'à cette époque les ordres étaient tous fort mal exécutés ; laissant aussi de côté les causes particulières qui rendaient si difficile leur rigoureuse exécution, Milan se trouvait désormais réduit à une telle extrémité qu'on ne voyait plus guère à quoi pouvait servir de le garder ni de quoi on le garderait; et quiconque s'y rendait pouvait bien plutôt paraître insoucieux de sa propre santé que dangereux pour celle des habitants.

D'après ces informations, le dessein de Renzo était de tenter le passage à la première porte qu'il verrait devant lui; et, s'il rencontrait quelque obstacle, de faire le tour par dehors jusqu'à ce qu'il en trouvât une autre d'un accès plus facile ; et Dieu sait combien de portes il s'imaginait que Milan dût avoir.

Arrivé donc sous les remparts, il s'arrêta là à regarder tout autour de lui, comme quelqu'un qui, ne sachant de quel côté il lui convient mieux de se tourner, semble en attendre et en demander l'inspiration à tout ce qui se présente de-